

ADCB FILMS PRESENTE

**SANDRINE
KIBERLAIN**

**ALBERT
DUPONTEL**



9 MOIS FERME

UN FILM DE
ALBERT DUPONTEL

ADCB FILMS présente

Sandrine Kiberlain

Albert Dupontel



Scénario et dialogues Albert Dupontel

Avec Nicolas Marié, Philippe Uchan, Philippe Duquesne,
Christian Hecq de la Comédie-Française, Gilles Gaston-Dreyfus, Laure Calamy,
avec la participation de Bouli Lanners et Michel Fau

Produit par Catherine Bozorgan

SORTIE LE 16 OCTOBRE

France - Durée : 1h22 - Image : scope - Son : 5.1

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION
108, rue Vieille du Temple
75003 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunchdistribution.com

RELATIONS PRESSE

MOONFLEET
Cédric Landemaine
Mounia Wissinger
10, rue d'Aumale
75009 Paris
Tél. : 01 53 20 01 20

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film
www.9moisferme.com/presse

Synopsis

Ariane Felder est enceinte ! C'est d'autant plus surprenant que c'est une jeune juge aux mœurs strictes et une célibataire endurcie. Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est que d'après les tests de paternité, le père de l'enfant n'est autre que Bob, un criminel poursuivi pour une atroce agression ! Ariane qui ne se souvient de rien, tente alors de comprendre ce qui a bien pu se passer et ce qui l'attend...

Entretien avec Albert Dupontel

Comment est née l'idée de *9 mois ferme* ?

Après avoir vu le documentaire de Raymond Depardon *10ème chambre, instants d'audience* qui m'avait beaucoup choqué et ému. L'idée de faire se rencontrer une juge et un délinquant est venue de là.

J'ai pris beaucoup de notes, des morceaux de dialogues, des résumés du système judiciaire, un mélange d'envies et de possibilités que je me suis efforcé de mettre bout à bout pendant... le temps qu'il a fallu...! C'est trop long à mon goût, j'aimerais pouvoir écrire plus vite mais je n'y arrive toujours pas.

Avez-vous rencontré beaucoup de juges ?

La Juge Bernard-Requin, héroïne de *10ème chambre* et qui préside le procès dans le film, m'a conseillé techniquement, attirant mon attention sur les nombreuses incohérences du script, par rapport à la vérité du système. Nous avons, en connaissance de cause, validé toutes ces invraisemblances. Choquantes pour les professionnels mais efficaces pour le script.

Avez-vous rencontré Raymond Depardon ?

Je l'ai croisé brièvement sur la Croisette à Cannes lors de la présentation du *Grand Soir* en 2012. Je lui ai fait part de mon admiration, le minimum.

Un mot sur le Palais de Justice ?

Sur le papier c'est quasi impossible d'y tourner, et en pratique, dès qu'on a eu des accords, ils ont été très accueillants et bienveillants. Ce décor est unique au monde. Aucun Palais de Justice n'existe dans un lieu aussi ancien et prestigieux. Le paradoxe réside entre la beauté des lieux et les tragédies qui s'y déroulent au quotidien... C'est très impressionnant.

Dans tous vos films, vous tenez un propos (sur la société, la création etc., ici la justice) mais vous le traitez sous forme de comédie : est-ce une intention de lier les deux ?

J'ai plus l'impression de faire des drames «rigolos» que des comédies. La solution aux crises dramatiques est souvent une pirouette (gags ou dialogues), ce qui donne un aspect drolatique à ces films.

Comment définiriez-vous votre univers ?

«Univers» est un bien grand mot, je préfère parler de cage mentale. Je crois que j'essaie de parler des travers de la société mais avec un nez rouge (voire rouge sanglant de temps en temps) et plus le temps passe et plus j'ai le sentiment que c'est l'ensemble de la société qui va de travers. De ce constat dramatique, j'essaie de ricaner et d'en faire part au public.

Avez-vous des influences visuelles ?

J'aime **l'image**. Elle permet de prendre de la distance avec la réalité. Tous les films ou metteurs en scène qui construisent leur film avec cette envie me fascinent, m'inspirent et forcément m'influencent. Au premier rang, Terry Gilliam alias Charles Meatson «famous man-eater», qui m'a fait l'honneur de venir faire (une nouvelle fois) un petit rôle dans le film...

On ressent cependant plus de réalisme dans ce film, est-ce délibéré ?

Après *le Vilain* et sa fantaisie «métaphysique», je souhaitais revenir à une référence plus réaliste et faire ce que j'avais auto-baptisé une «comédie de mœurs déviante». Le décalage est donc moins brutal et l'identification n'en est que plus présente.

Votre personnage, Bob Nolan, est décrit à un moment par Sandrine Kiberlain dans le film comme « un taré et un débile. » Comment le définiriez-vous ?

Bob est défini ainsi par dépit par la juge Ariane. Je le définirais au contraire comme un décalé social mais un intuitif génial. C'est le seul qui soit resté profondément humain en dépit de sa mise à l'écart de la société depuis son enfance. Son absence d'éducation ne lui a jamais fait perdre l'instinct de l'essentiel. Ainsi il est très choqué lorsque la juge veut s'auto-avorter. En fait c'est lui qui va lui révéler sa propre humanité.

Expliquez-nous le choix de Sandrine Kiberlain.

Au départ je cherchais une petite brune agressive, pas une grande blonde tendre... J'étais sur le point de laisser tomber le projet (en mai 2012 exactement) quand, à l'instigation de la productrice, on a fait des essais avec elle. Ce qui ressortait en plus de son humilité d'avoir accepté cette démarche, c'est qu'en dépit des colères exigées par le script, elle restait éminemment touchante et juste... Comme en plus, c'est une des rares actrices à pouvoir mêler comédie et drame, on a vite commencé à travailler.

Comment avez-vous préparé le personnage d'Ariane ?

Visuellement c'était plus simple que pour *Le Vilain*. On a cherché une silhouette de femme psychorigide comme l'apparence de sa fonction l'exige. Sandrine a travaillé avec la costumière Mimi Lempicka pour arriver à ce résultat.

Faites-vous beaucoup de répétitions ?

Je n'en fais pas autant que je le souhaiterais mais suffisamment pour les trouvailles nécessaires au rôle de chacun. Avec Sandrine, cela a été la scène d'auto-jugement sur son ventre, on y a passé beaucoup de temps car c'était pour moi la scène fondatrice de son personnage. Pour Nicolas Marié (Me Trolos), elles étaient encore plus importantes car faire un bège est plus difficile qu'on ne peut l'imaginer. Il a beaucoup travaillé sa farce, et l'efficacité de sa performance me ravit.

Comment expliquez-vous que vous prenez beaucoup d'acteurs de théâtre ?

Je prends surtout de très bons acteurs et il se trouve que beaucoup d'entre eux sont des grands acteurs de théâtre (comme Michel Fau alias l'échographiste). C'est vraiment une coïncidence car à titre personnel, je vais rarement au théâtre.

Vous avez aussi beaucoup de cameos dans le film...

Oui ils sont nombreux et m'ont beaucoup touché.

Yolande Moreau, la maman de Bob (qui le confond, bébé, avec une bûche), a éclairé le tournage de son génie pendant une heure. Cela m'a laissé sur ma faim. J'espère la retrouver plus tard.

Gaspar Noé, Jan Kounen et moi enfermés derrière des grillages, cela m'a fait beaucoup rire. J'ai trouvé cela très cohérent !!

Puis plus tard la présence de Terry Gilliam et Ray Cooper : leur considération à mon égard m'a toujours fait un bien fou et leur interprétation est très efficace.

Quant au «cameo-surprise» du film, l'improvisation s'est révélée très aboutie, maîtrisée, et hilarante. Ce comédien a de l'avenir...

Vous êtes à la fois acteur, réalisateur et scénariste. Quels sont les avantages et les inconvénients d'avoir ces différentes casquettes sur un plateau de tournage ?

Le gros avantage est de satisfaire mon autarcie naturelle et le désavantage est un surcroît de travail. Depuis *Bernie* je me fais aider par l'excellent Philippe Uchan (le Juge de Bernard dans le film) dont la présence m'est indispensable. Par ailleurs, j'ai remarqué que le fait de jouer me rapprochait beaucoup de mes acteurs. J'étais spectateur et partie prenante de la formidable prestation de Sandrine.

Pouvez-vous nous décrire une journée de tournage ?

Les journées de mon point de vue sont très différentes de ce que quelqu'un d'autre de l'équipe pourra vous raconter. Donc à titre personnel, c'est une course contre la montre pour emmagasiner le maximum d'émotions de la part des acteurs et aussi beaucoup de plans pour le metteur en scène.

Travaillez-vous toujours avec la même équipe ?

Le plus possible surtout au cadre et à la machinerie. J'ai besoin de certains membres de mon équipe de façon impérative, quitte à attendre qu'ils soient libres pour pouvoir tourner avec eux. Parmi ces indispensables, on peut citer Stéphane Martin, le cadreur et François Comparot à la machinerie. Sur le plateau, je passe beaucoup par eux.

Un mot sur la musique du film ?

Comme sur *Le Vilain* j'ai travaillé avec Christophe Julien. Ce mélange de tension dramatique et de mélodie colle parfaitement à notre histoire tragi-comique. La cerise sur le gâteau a été la chanson de Camille dont je suis un grand fan depuis *Le fil*.

Voyez-vous une parenté entre les personnages de Bernie, Roland, Darius, le Vilain et Bob ?

Tous les mêmes et tous différents, en tout cas c'est ce que j'aime croire...

Une idée du prochain film ?

Oui, 20 pages d'écrites... Le labeur commence...

Entretien avec Sandrine Kiberlain

Parlez-nous de ce personnage de juge que vous incarnez dans *9 mois ferme* ?

Ariane est une femme qui doit avoir une quarantaine d'années, qui est carriériste, qui met un point d'honneur à être droite dans son boulot.

Elle est célibataire et fière de l'être. On sent qu'elle a dû vivre des expériences douloureuses, qu'elle revient de loin et qu'elle a fait une croix dessus, ce qui lui permet d'être tout à son boulot. Comme les juges qu'on a rencontrés pour le tournage d'ailleurs, pour qui une vie de famille est souvent incompatible avec un travail aussi prenant.

Mon obsession était qu'Ariane ne soit pas antipathique pour autant. Elle ne se relâche jamais, ne boit jamais de coups avec les autres, mais avec Albert on avait tout le temps en tête de ne pas en faire pour autant une autiste, ou une femme détestable. Il fallait qu'on comprenne que la vie l'avait menée à cette situation-là, à être à fond dans ce qu'elle faisait quand elle le faisait.

Et puis un drame lui tombe sur la tête. Ce drame donne lieu à des situations complètement différentes les unes des autres, qui me permettent de jouer sur un panel très large. Ariane passe d'un état très dramatique à quelque chose d'assez tendre, d'émouvant, voire parfois à du burlesque dans certaines situations extrêmes.

Quand j'ai lu le scénario, je me suis dit que c'était un super personnage. C'est quelque chose que j'adore généralement dans les films : ces personnages qui sont différents de ce que l'on peut croire.

Par exemple, on connaît mieux Ariane quand elle est ivre morte et qu'elle est totalement désinhibée.

Puis il y a aussi sa rencontre avec Bob, joué par Albert Dupontel. Ariane et lui sont tellement différents dans le film, tellement loin l'un de l'autre. C'est très intéressant de voir la transformation de chacun. C'est ce qui me passionne dans la vie, quand on rencontre quelqu'un qui a l'air si différent de nous, et qu'en fait on se rejoint par nos différences, on s'apporte des choses, ça nous ouvre et nous transforme.

Ce qui est fascinant dans ce film, c'est l'aspect dramatique de la situation traité de manière extrêmement comique. Était-ce écrit de la sorte ou y avez-vous apporté beaucoup de vous ?

Le thème qu'aborde Albert est dramatique, la justice et donc l'injustice. Tout ce qu'il traite est assez noir. Bob est victime d'une injustice et Ariane vit une situation tragique qui lui tombe dessus. Albert désamorce chaque scène pour passer du tragique au comique. C'est un peu ce qui arrive dans la vie.

Cet aspect était très présent dans le scénario. A un moment on sent que ça bascule :

ils se rencontrent alors qu'ils viennent de deux univers totalement opposés, c'est improbable... Notre obsession avec Albert était que ce soit crédible... et c'était pas évident ! Je pense que ça dépendait beaucoup de ce qu'on arrivait à créer dans ce huis-clos, quand je me retrouve prisonnière de cet homme. Le rapport bascule à ce moment-là : un juge et un brigand se retrouvent face à face, comment faire croire que ces deux-là vont se rencontrer ? J'avais une totale confiance dans l'écriture et le cerveau d'Albert, qui savait exactement où il voulait aller. Le regard d'Albert, sa direction, sa mise en scène, font qu'à mon avis on peut croire à la rencontre de ces deux-là.

Connaissiez-vous l'univers judiciaire ? Aviez-vous fait des recherches avant le tournage ?

Non pas tant que ça. J'aimais bien imaginer la juge, avec tout ce qu'elle avait de personnel, de « dupontélien ». Donc on a beaucoup parlé avec Albert. Il me parlait des films de Depardon, comme *10e chambre – Instants d'audience*. Et puis on a eu une juge sur le film, Me Bernard-Requin, qui m'a parlé un peu de son travail, de sa vie.

Albert me nourrissait, il me parlait d'aberrations judiciaires, de choses qui, lui, l'obsédaient. Albert c'est un peu Robin des Bois dans la vie : il veut toujours être juste et défendre les opprimés, défendre ceux qui sont – ou qu'on dit – coupables à tort.

J'aimais bien écouter Albert. Quand on travaille avec lui, il faut se laisser aller dans son monde.

Et ce monde, vous le connaissiez bien avant d'y entrer ?

Oui, j'avais vu ses films. Et je trouvais ce projet-là formidable. Je pense qu'Albert est très pudique, comme j'ai rarement vu quelqu'un l'être, et qu'il s'est démené pour parler de lui autrement dans ce film, pour qu'on puisse s'y retrouver dans ce qu'il a aussi d'émouvant, aller vers plus de tendresse et être plus accessible pour les gens.

Dans les films d'Albert, dont *9 mois ferme*, il y a une dimension de mise en scène et de technique qui n'appartient qu'à lui. Il a une vision particulière qui est très personnelle. Mais il faut y aller, il faut accepter la règle, sa vision et son monde.

J'étais souvent cadrée par en dessous, parfois avec un gros ventre en premier plan et mon visage... pas à son avantage. Je m'abandonne toujours au moment venu, mais il ne faut pas avoir peur ! Et finalement, pourtant, je me trouve très bien filmée.

Il y a plusieurs séquences de bravoure dans *9 mois ferme*, notamment votre nuit de folie avec Bob. Vous aimez ces scènes de pure comédie, où on doit jouer à fond et être très premier degré ?

Ce qui était drôle, c'est qu'avec Albert, je pense qu'on s'est découverts au fur et à mesure du film bien qu'on ait fait des répétitions avant.

Pour le côté burlesque de cette soirée de folie, il me demandait de tester des choses, de me prendre des portes, de jouer l'ivresse. Et moi j'ai du mal à donner les choses si ce n'est pas pour ce qui va être filmé, pour ce qui va rester. J'ai l'impression que je vais même polluer ce que je donnerai le moment venu.

Du coup, on ne s'est pas toujours compris avec Albert. Je disais : « j'en garde un peu sous le pied pour le jour J », et lui pensait que c'était un peu désinvolte de ma part, un manque de concentration, même un manque de bonne volonté. Moi, j'avais peur d'avoir après, lors du tournage, le sentiment de refaire et donc de perdre mon naturel, de tricher un peu.

C'est véritablement le jour du tournage qu'il a vu ce que je faisais, ce que j'avais dans le ventre.

Lors du tournage, il faut y aller à fond, Albert vous pousse toujours dans vos retranchements. Pas par sadisme, mais parce que tant qu'il n'a pas ce qu'il veut – et il a raison – on refait, on titille. Il disait « là ça peut être plus drôle, elle peut avoir l'air d'une danseuse ».

Parfois, Albert me demandait d'improviser et j'avoue que j'ai un peu peur de l'improvisation. Je suis une actrice plutôt précise par rapport à ce qu'on me dit de faire et à ce que j'ai dans la tête. Je suis très liée au scénario, si on me dit : « là, improvise », j'ai l'impression que ça va être en dessous de ce qui est écrit. Mais les indications d'Albert suffisaient, et tout le travail qu'on avait fait en amont m'aidait à me lâcher.

Avant les répétitions, vous avez aussi dû passer des essais. Est-ce difficile pour une actrice avec autant d'expérience que vous, après 40 films, de devoir faire ses preuves pour avoir un rôle ? C'est monnaie courante aux Etats-Unis mais pas en France, non ?

Oui, mais je ne vois pas du tout ça comme ça. Aux Etats-Unis, finalement, les acteurs pensent plus à s'amuser qu'à ce qui pourrait être humiliant pour eux.

J'adorais le rôle, j'en avais vraiment envie, et je pense que ça comptait beaucoup pour Albert de voir que oui, j'étais prête à faire des essais, que je n'avais pas de problèmes d'égo à ce niveau-là. On s'est rencontrés comme ça en fait, avec Albert : face à face dans un café où je lui ai dit « je suis enthousiaste, j'adore le scénario », et où il m'a répondu « est-ce que tu serais prête à faire des essais ? »

Et puis ces essais me servaient, ça m'informait sur qui était Albert.

On a fait trois scènes du film, dont la scène du saut, par exemple. C'était dingue : dans un appartement, un truc complètement improvisé où ils avaient mis un pseudo-matelas, où il y avait déjà le cadreur... Albert connaissait son équipe, alors que je ne connaissais personne. En plus, je crois qu'il bloquait pas mal sur le personnage, il a failli arrêter le film, il ne trouvait pas l'actrice. Il s'est dit que ça allait dépendre de cette rencontre, de mes essais. Je me suis dit que c'était très malin de sa part, que ça allait m'aider aussi. Ça te libère pour le reste du film, tu sais que tu n'as pas tes preuves à faire le premier jour de tournage,

tu sais déjà que ça lui convient dans l'idée. Et ça lui a permis de réécrire le personnage en fonction de ce que j'apportais de différent de ce qu'il avait imaginé. Visiblement, le personnage était plus dur, plus sévère que ce que j'en ai fait.

Je voulais qu'elle soit touchante. S'il m'arrivait un truc pareil dans la vie, je serais complètement désespérée. Quelqu'un de désespéré, c'est toujours touchant. Quelqu'un qui prend ça avec du détachement, de la rigueur, nous met nous-mêmes à distance.

Est-ce difficile pour vous de tourner avec comme partenaire, votre metteur en scène ? C'est la deuxième fois après *Quadrille* de Valérie Lemerrier. Cela change-t-il votre travail d'actrice ?

Ça change beaucoup de choses. J'appréhendais plus pour Albert que pour moi, en fait. A un moment j'ai réalisé : « ah mais c'est vrai qu'Albert joue dans le film ! » C'est arrivé quand on s'est retrouvés aux costumes, au Palais de Justice, où on n'avait pas de loges personnelles. On se changeait tous en même temps, et je vois Albert, qui nous dirigeait deux minutes avant dans les escaliers, se changer à côté de moi dans les rideaux, enfiler son costume et mettre sa boucle d'oreille de brigand. D'un coup, je le regarde et je me dis : « ah mince, mais c'est vrai, comment il va faire maintenant ? »

Et puis avec Albert, on pouvait discuter. Je pouvais me permettre de lui dire : « mais là tu ne trouves pas qu'il est un peu trop 1er degré ? », « et là tu ne crois pas que... ? » Il se remet en question, il n'a pas non plus de problèmes d'égo.

Pour finir, c'est impressionnant de tourner dans le Palais de Justice ? C'est un monde à part, un théâtre...

Les costumes, le décor, pour jouer une juge, ça t'aide. Quand tu es acteur, ça fait 50% du boulot. Dans les grands escaliers du Palais de Justice, tu te sens inspiré, légitime. Ça t'apporte quelque chose, le lieu est tellement symbolique : tu es plongé dans sa réalité et tu ne peux pas y être hermétique, tu composes avec et ça t'aide. C'est très impressionnant. Notamment la plaidoirie, dans la grande salle du Palais de Justice : la salle était remplie comme ça doit être le cas en temps normal, et là tu es véritablement dans la situation, ça donne un vrai plus aux acteurs.

Liste technique

Auteur et réalisateur	Albert DUPONTEL
Producteur	Catherine BOZORGAN
Chef opérateur	Vincent MATHIAS (A.F.C.)
Cadreur	Stéphane MARTIN
Chef décorateur	Pierre QUEFFÉLÉAN
Créatrice de costumes	Mimi LEMPICKA
Chef opérateur du son	Jean MINONDO
Directeur de production	Yvon CRENN
1er assistant réalisateur	Alain OLIVIERI
Directrice de casting	Antoinette BOULAT
Chef monteur	Christophe PINEL
Chefs monteurs son	Gurwal COÏC-GALLAS Nicolas BECKER
Mixeurs	Cyril HOLTZ Damien LAZZERINI
Chef machiniste	François COMPAROT
Chef électricien	Cafer ILHAN
Effets spéciaux numériques	Mikros Image - Cédric FAYOLLE
Effets spéciaux mécaniques	Guy MONBILLARD Guillaume CASTAGNÉ
Consultant au scénario	Laurent TURNER
Photographe de plateau	Jérôme PRÉBOIS
Compositeur	Christophe JULIEN
Musique du générique de fin	CAMILLE <i>9 mois ferme</i>

Liste artistique

Ariane	Sandrine KIBERLAIN
Bob	Albert DUPONTEL
Maître Trolos	Nicolas MARIÉ
Juge de Bernard	Philippe UCHAN
Dr Toulate	Philippe DUQUESNE
Policier vidéosurveillance	Bouli LANNERS
Lieutenant Edouard	Christian HECQ de la Comédie-Française
Monsieur De Lime	Gilles GASTON-DREYFUS
Gynécologue	Michel FAU
Collègue Ariane	Laure CALAMY

